C. III. 1

1ère Année—No 1. Québec, Lundi, 13 Septembre 1880. Le numéro : 1 Centin.

LE QUEBECQUOIS.

RÉDIGÉ PAR UN COMITÉ DE COLLABORATEURS.

Editeurs-Propriétaires

FEUILLETON DU QUEBECQUOIS

13 septembre 1880.

TROIS MOIS AU CHATEAU

PAR

MARIE EMERY.

Auray, dont le nom revient si souvent dans les anciennes chroniques bretonnes, est une petite ville assez laide, mal bâtie, dont les maisons, moitié bois, moitié terre, bouleversées par le temps, et aboutissant à la campagne. A chaque coin de ces rues, une niche en pierre supporte quelque statue de saint ou de sainte, qui fait plus d'honneur à la piété des bons Abrésiens qu'à leur goût artistique. Cependant la ville d'Auray possède un monument dont elle est justement fière : le château, géant des temps anciens dont les épaisses murailles ont caché plus d'un drame historique, et semblent encore défier par leur solidité l'œuvre destructive des siècles. Ce vieux donjon, dont la masse imposante écrase les chétives habitations qui l'entourent, est cher aux enfants de la vieille Armorique : il leur rappelle leur antique histoire, le temps où leurs ducs souverains traitaient de puissance à puissance avec les plus fiers potentats. Ce respect du passé n'a pas empêché néanmoins certaines mutilations du vieil édifice, qui ont dû faire tressaillir la grande ombre du Duguesclin. A l'extrémité des tours, et afin de remplacer la torture absente, s'élèvent de blanches maisonnettes, entourées de jardinets avec leurs tonnelles de clématite ou d'aubépine. Là où se montrait la gueule menaçante d'un canon, une

On voyait encore, il y a quelques années, à l'un des angles de l'espèce de place où est située la mairie, une petite maison un peu plus élégante que celle dont nous avons fait mention, et dont la porte était décorée d'un brillant écusson avec ces mots : Gervaux, médecin.

Bien des fois le riche comme le pauvre s'était, après une course rapide, arrêté devant cette porte, et le cœur palpitant d'inquiétude, car il fallait faire un dernier appel à la science humaine pour disputer à la terrible mort un être chéri.

Le docteur Gervaux était un enfant de la Bretagne, et quoique des études solides, des succès qui avaient eu du retentissement, semblassent lui promettre une brillante position, soit à Paris, soit dans quelque autre grande ville de la France, il était revenu se fixer modestement dans son pays natal, où il succédait à un vieux praticien, qui, lui avait dit, sous forme de conseils et d'adieux : « Croyez en mon expérience, cher confrère, si vous voulez réussir, et puis user, comme moi, votre vie, dans un ingrat labeur, ne dédaignez pas de recourir à un peu de charlatanisme ; la science toute nue n'est belle qu'à nos yeux ; pour le vulgaire il faut la parer, sans même avoir trop égard à la qualité des oripeaux.

André Gervaux avait considéré cet avis comme une boutade de vieillard ; sa droiture d'esprit, son respect des autres et de lui même l'eussent d'ailleurs toujours empêché de le mettre en pratique. Il se sentait du talent, du courage, un immense désir d'être utile, comment avec cela douter du succès ?

Avant de quitter le pays pour aller étudier à Paris, André avait engagé sa foi à l'une des compagnes de son jeune âge, charmante enfant que sa beauté avait fait surnommer la Rose d'Auray, car elle était Rose de nom comme de fait. Le futur médecin avait promis de conserver son cœur pur au milieu de toutes les séductions de la vie parisienne, et la jolie fiancée d'attendre patiemment, et dans une retraite absolue, le terme des cinq années que devait durer l'absence d'André. Tous deux tinrent religieusement leur promesse. Cependant, au moment où le jeune docteur recevait son diplôme, et la joie au cœur, se disposait à revoir la Bretagne, une lettre venait le délier de ses engagements et déclarer désormais impossibles de chers projets d'union. Que s'était-il donc passé ? André devait bientôt l'apprendre. La Rose d'Auray s'était vue atteinte tout à coup de cette cruelle maladie, terrible fléau de la beauté, qui avait imprimé sur son charmant visage d'affreux stigmates : la petite vérole avait rendu la belle jeune fille méconnaissable aux yeux mêmes de ceux qui la chérissaient le plus. Aussi, après avoir constaté l'horrible ravage du mal sur ses traits autrefois charmants, et disant courageusement adieu à toutes ses espérances de bonheur, elle rendait à son fiancé une entière liberté.

La réponse d'André fut prompte ; il annonçait sa prochaine arrivée tout en protestant énergiquement contre cette liberté qu'on voulait lui rendre. Par quelles angoisses passa la pauvre fille en attendant une première entrevue, nous renonçons à les décrire. Tantôt elle eût voulu en hâter l'instant, afin d'abréger son supplice ; et le moment d'après, elle se demandait si la fuite n'était pas préférable à l'amer chagrin de lire dans les regards de son fiancé l'horreur et le dégoût. Parfois aussi Rose s'efforçait de parer sa laideur, elle qui avait toujours dédaigné les artifices de la coquetterie ; puis, rougissant de ce vain désir, elle voulait au contraire qu'André pût, dès le premier regard, apprécier toute la grandeur du mal. De son côté, le jeune docteur subissait cette pénible épreuve, en s'habituant par avance à la pensée de trouver défigurés et flétris ces traits que son souvenir rebelle lui rappelait toujours si séduisants et si beaux. Il aborda la pauvre fille le sourire aux lèvres et avec des paroles de tendresse, et celle-ci, qui l'observait avec une mortelle anxiété, ne put découvrir dans ses regards que l'expression d'une douce sympathie. André protesta que vouloir lui rendre sa parole c'était lui faire injure et supposer qu'il avait pu attacher plus de prix aux charmes du visage qu'à la beauté de l'âme.

(*A suivre.*)